

La fugitive

Hélène Cixous

Volume 33, Number 3, Fall 2001

Algérie à plus d'une langue

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/501308ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/501308ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cixous, H. (2001). La fugitive. *Études littéraires*, 33(3), 75–82.
<https://doi.org/10.7202/501308ar>

Article abstract

La fugitive



LA FUGITIVE

Hélène Cixous

■ I. La Fugitive. C'était moi, c'était elle, j'étais elle, j'étais zèle, j'étais soulevée, emportée par un zèle sans violence, une tendresse folle, je désirais l'Algérie mais jamais je ne m'en pris à elle, j'étais debout à l'entrée des rues, sur les places, et je la priais, je l'espérais, je la voyais passer dans le lointain intense d'une proximité inexorable, voilée ou dévoilée, le voile ne la voilant pas à mes yeux mais plus exactement la promettant, mais jamais accordée, voilà le portrait de mon enfance, la fugitive c'était elle la fuie moi ; mais on ne sait jamais en vérité qui fuit qui, ce qui me fuit je le poursuis, dans la poursuite le poursuivant est poursuivi par la poursuite, nul ne peut s'arrêter, toutes les chasses le répètent sitôt le mouvement lancé le sort est jeté on chassera chassé chassée à jamais, demandez à Flaubert à Stendhal ou aux autres chasseurs Proust.

L'Algérie est mon sort jeté, j'étais sa poursuivante sa suivante fascinée, je l'ai aimée comme Rimbaud la beauté, elle me quittait, je voulais être assise sur ses genoux l'asseoir sur mes genoux, les mots je et nous n'ont jamais fait un seul mot.

Pourquoi l'aimais-je ainsi d'un amour entêté désolé ? Je voulais réparer, je pensais qu'elle était ma mère ma sœur et que, comme dans un des contes de fées cruels connus par cœur, elle ne le savait pas, j'étais le vilain petit canard, le cygnot noir, l'enfant transformé par un maléfice en autre bête, je comprenais qu'elle me méconnaisse, elle me prenait pour de fausses apparences elle me voyait française moi qui ne l'étais aucunement même de carte d'identité, j'étais une exclue dénationalisée dénaturalisée.

*
* *

II. C'était le Paradis croit mon frère je ne l'ai jamais cru, ce fut toujours l'envers, la sensation de « Paradis » je ne puis la recevoir jamais que dans la fatalité programmée de la perte. L'Algérie toujours déjà perdue, même pas perdue, déjà spectrale, déjà retirée, sans passé auquel faire mémoire, sans futur. Elle m'a donné les biens subtilement précieux : l'étrangèreté natale, le sens sans douleur de l'inappropriable, l'expérience de l'inracinement, je ne me suis jamais identifiée aux identités, ni aux identifiés ni aux identificateurs. Le verbe être me fait toujours rire, que dire de je suis ou de je ne suis pas je ne les supporte qu'interrogés, courbés sous le vent, ou conjugant le suivre et la poursuite.

D'où peut-être ma résistance, vaguement perçue, à l'idée de Retour. Un mot néfaste, connoté de la tragédie — Israël. Comme si l'on avait eu lieu.

Je crois à l'Odyssée sans Ithaque. On part. Je crois à la puissance du bord de départ. Je viens de. Je veux venir de. Je viens d'Algérie — Elle m'a donné les départs et je les ai pris.

Je l'ai souvent décrit, en Algérie je vivais avec portail barreaux grilles entre mes côtés, je longuais les murs quand j'entrais c'était la sortie, il n'y avait jamais que cet arpentement des rues d'Oran et ces visions instantanément annulées de ce qui aurait pu être le dedans du cœur.

L'unique fois d'Oran où je fus dans un lieu arabe je fus perdue dans une vapeur épaisse et lourde où se mouvaient des jambes et des fesses inconnues en vain je cherchai ma mère, je me noyai dans les colonnes humides du bain maure, en bas de la rue Philippe. J'étais sous le charme maure. Curieusement, était-ce un tour d'homonymie déjà, j'ai toujours aimé ce qui était maure, j'y voyais une suprême élégance, ainsi des tombes, pures, discrètes qui montaient et descendaient comme des mondes les pentes parfumées de chaleur menant aux hauteurs des Planteurs, était-ce un penchant instinctif pour ce qui déjouait la mort en maure, j'aimai le café maure, et le mot et par dessus tout les mauresques toutes et chacune un peuple et une femme. Qui fut mon premier grand amour d'avant l'amour, Aïcha d'abord et tout de suite après au dam furieux de mon père, son icône insue, la poupée mauresque qui me tapa dans l'œil en 1946 rue Bab Azoun. À défaut d'Aïcha je voulus sa (figure) miniature. Je poussai des hurlements sauvages dans la Citroën que mon père conduisait d'une froide colère et malheureusement, n'ayant pas lu encore, je ne pus expliquer le secret de cette scène enfiévrée : nous répétions le drame orphique, derrière moi Eurydice mon père le divin irrité, moi avec elle dans le dos, et entre nous se creuse le temps mort.

*
* *

III. Mes premières ruines furent mes premiers trésors. Le mot ruine est à jamais scintillant des lumières de Tipasa. Rien de plus beau. La beauté même le sans de la coupure pure, et sans deuil. Les ruines de Tipasa sont des bijoux, le contraire de la dégradation (du moins lorsque je les vis), dans l'alliance inouïe entre l'indégradable, l'élément ciel l'élément mer, terre et pierre respirant ensemble la mémoire et le temps.

Lorsque j'arrivai à Paris pour la première fois, tout me parut ruine, autoritaires monuments du temps, châteaux des pouvoirs, donjons de résistance à la castration.

Quelque chose dans l'écroulement modeste et magnifique des ruines de Tipasa, la soumission au processus, c'est totalement humain.

Mais ceci est un rêve.

La réalité est la rage dans les villes et la rage dans les villages. Les rages ont toujours été là. Dans mon cœur comme dans les ruelles. Les rages 2001 n'en sont que les filles. On a semé les meurtres, il y avait en 1940 l'année où j'ai tout compris, si minime que je fusse, du meurtre et de la haine où que l'on se tourne. C'était une entretuerie.

Et je compris dès que je pus remonter l'histoire que la mort et l'humiliation avaient été convoquées au berceau de ce pays.

On tue, on massacre, on recouvre les fosses, on bouche les grottes pleines de cadavres calcinés, comme si l'on pouvait faire taire les assassinés en les bâillonnant de terre. C'est affreusement ridicule. Déjà Homère avertissait. On ne fait pas taire. Les victimes reviennent. Toujours. Elles mettent quarante ans à forer les couches de déni.

Les ruines ruineuses et ruinées de l'Algérie elles sont là dans l'escamotage des massacres qui recommencent.

On a commis un grand péché initial dans ce pays. Partout où l'on fonde par violence pousse le sang pendant des générations.

Même chose en Israël. Les choses mal commencées engendrent d'innombrables fléaux.

*
* *

IV. Babelgérie

Algérie Allergie Ah j'ai ri, Algérie en français s'anagrammatise immédiatement en rire et peine mêlés. Tout de même, dire que nous vivions dans un pays dont le nom propre était déporté dans la langue des colons.

Grandir dans un pays dont on ne parle pas la langue ! Vous me direz — ça arrive — Mais pas ainsi : je grandissais dans un pays insensé, rendu fou par le décret d'occupation, où la langue natale, celle qu'on disait l'arabe, est déclarée comme morte, reléguée, abaissée, minorisée, dévaluée sur tous les marchés économiques politiques culturels, il y a de quoi rendre différemment fou chacun des peuples qui « habitent » cet inhabitable. Moi je fus aussitôt blessée et révoltée par cette scène : voir de mes oreilles hommes et femmes non francophones être mutilés diminués, leur langue rendue vaine devant la langue dominante. Chez moi, dans ma famille mélangée d'exils multiples et anciens, j'avais tout su du sort humain lié à l'usage des langues. Ma grand-mère allemande échappée du nazisme arrive à Oran en novembre 1938 et avec elle entrent dans la maison les cadences du haut allemand. Elle se mit au français lentement : du moins ce français-là pour elle signifiait survivre. Pour Mohamed survivre en français était une amertume et pas seulement un gain. On n'aidait pas, on n'enseignait pas, on ne scolarisait pas. Je hais ce temps féroce et sans respect. Chez moi, chez mon père les langues étaient honorées à l'égal des dieux. Mon père parlait arabe, il se mit à l'allemand pour venir à la rencontre de ma grand-mère Omi et ma mère alla vers mémé ma grand-mère oranaise en passant par l'espagnol. Les vocables voltigeaient à la table de famille. J'attendais mon heure. Mais je suis restée hors langue, devant la porte : lorsque j'eus dix ans mon père me donna deux maîtres l'un d'arabe l'autre d'hébreu. Le premier mot que j'appris à lire et à écrire de mon jeune maître d'arabe — je me vois traçant mes premiers traits, c'était El Bab.

Imaginez l'enfant, pendant dix ans à la porte de la langue dans laquelle elle vit depuis dix ans sans en avoir les clés. Le mot el bab je l'ai prononcé mille fois, rue Bab Azoun, quartier Bab el Oued, il est écrit partout en français et je ne connaissais pas son nom.

El Bab est inoubliable. J'eus la sensation merveilleuse de voir s'ouvrir enfin — la langue, la porte, les secrets compliqués des signifiants, qu'une porte qui était aussi *eine Tür*, et a *door*, fut *el Bab*, ce phonème, cette syllabe dont l'envers et l'endroit qui s'ouvrant se ferme, tournant sur son a.

Je commençai à peine à sortir du désert mental par El Bab que mon père mourut et mes maîtres disparurent. Je suis restée au seuil.

J'ai dit ailleurs dans un texte appelé *les noms d'Oran*, ce qui des langues parvenait à ma soif lorsque j'étais élève en Algérie.

J'aimais « avoir français » au lycée, et tout à fait comme mon ami Jacques Derrida j'avais à l'égard de cette langue une attitude amoureuse et conquérante. N'étant pas je voulais l'avoir, l'emporter, la chevaucher pour mes fuites, la frotter de mes autres langues, la libérer aussi de ses colonisateurs classiques, de ses usagers sans talent, pseudo-proprétaires pseudo-légitimes qui la réduisaient hier comme aujourd'hui, je l'aimais sauve, échappée à l'État, à l'Éducation Nationale, au primat politico-institutionnel, et j'y trouvais très vite des alliés parmi les affranchis littéraires. Je n'ai jamais confondu la langue et l'État-nation. J'avais français. Mais on n'avait pas arabe.

(— Il faudrait écrire, il s'écrit déjà, le grand livre de l'histoire des langues en Algérie et en particulier mettre en scène l'extraordinaire histoire d'amour contrarié entre l'arabe, le berbère, le français, je n'ai pas le temps ici de m'attarder sur les jouissances que j'éprouve maintenant en entendant les deux langues au moins qui sont nées de ces passions d'une langue pour l'autre, cet arabe ou ce berbère inscrusté de fragments d'idiome français, et ce français jouissant métissé d'algérien que parlent ceux qui vont d'un bord à l'autre de deux pays opposés lorsqu'ils obtiennent un visa tissant la carte invisible et sonore d'un pays délivré des frontières et des rejets. Les greffes ont pris et prennent là, dans le corps des langues qui se moquent des rigidités antagonistes.)

Pour en revenir à la misère linguistique de mon enfance je schématiserai ici l'espace verbal où je me passais, me passant malgré moi de l'arabe mais en recevant quelques messages de deux espèces : d'une part les mots-coups, les mots-crachats, mots de répulsion, de phobie, qui m'ont tout le temps accompagnée je citerai khaloufa, ou le zob joint régulièrement à l'exhibition de l'objet, d'autre part le lexique affectif de la famille et de la douceur, yemma, baba, habib. Ajoutons pour faire somme les mots du commerce dans sa brutalité comme dans ses gratitudes : achhal, bezef, m'leh. Lorsque j'appris à compter en arabe ouahad zoudj tlata arba j'eus l'impression exaltante d'avoir reçu les mots de passe, une échelle de schibboleths, on grimpe en chantant, ce fut mon premier cantique d'action de grâce, ouahad zoudj tlata. Je sors du désert arba seba seta de la séparation. Ou achrine ! J'arrive en Algérie ! J'avais dix ans j'étais fière de mes r roulés. C'était mon sonnet des six voyelles, mon épopée.

Ici s'ouvrirait un chapitre sur les mots-colons, les mots de mépris qui nous jetaient mon frère et moi dans des convulsions de rage, comme cette habitude répugnante d'appeler toutes les femmes la mauresque et toutes les bonnes *fatma*. Mais j'en ai beaucoup parlé dans les *Rêveries* et autres textes.

Dire qu'Omi ma grand-mère allemande née Rosalie Jonas sortit d'Osnabrück avec tamponné sur son passeport son nom de déportée virtuelle, non point donné mais ordonné à toutes les juives et qui était Sarah.

— Ne jamais traiter comme un accident la force du nom dans ce qui arrive, se fait ou se dit *au nom de* ¹ la religion, disait Jacques Derrida dans *Foi et Savoir* (et en ce cas il parlait de l'islam, faisant référence aux fatwah lancés contre Rushdie) mais il faut étendre cette mise en garde ¹) à toute religion ²) au théologico-politique en général, ³) à toutes les questions *du nom* et tous les concepts plaqués sur les questions à commencer par celui de démocratie, de république voire de droit à la littérature.

Nous serons ici assiégés par toutes les questions du nom, et de ce qui « se fait au nom de » : questions du nom « religion », des noms de Dieu, de l'appartenance et de la non-appartenance du nom propre au système de la langue, donc de son intraductibilité, mais aussi de son itérabilité (c'est-à-dire de ce qui en fait un lieu de répétabilité, d'idéalisation et donc, déjà, de tekhnè, de technoscience dans l'appellation à distance), de son lien à la performativité de l'appellation dans la prière (là où, comme le dit Aristote, celle-ci n'est ni vraie ni fausse), de son lien à ce qui, dans toute performativité, comme dans toute adresse et dans toute attestation, en appelle à la foi de l'autre et se déploie donc dans une foi jurée.

8. La lumière a lieu. Et le jour. On ne séparera jamais la co-incidence du rayon de soleil et de l'inscription topographique : phénoménologie de la religion, religion comme phénoménologie, énigme de l'Orient, du Levant et de la Méditerranée dans la géographie du paraître. La lumière (phos), partout où cette arkhè commande et commence le discours [...] ².

¹ Jacques Derrida, *Foi et Savoir*, 2000, p. 14.

² *Ibid.*, p. 15.

Ne jamais traiter légèrement de la force du nom de la force des mots-noms, ce fut mon instinct et ma loi dès que j'ai vécu en Algérie la tyrannie de la dé-nomination, la façon dont volaient les noms injurieux racistes, où tout mot désignant était insulte arabe bicot juif français tout. Où la France avait peint tant de localités et de quartiers en noms français, imaginez une petite ville algérienne appelée Michelet ou mon quartier à 99% arabe appelé Clos-Salebier, mais ceci dans un mélange arbitraire qui aurait pu s'il y avait eu paix au lieu de guerre, donner naissance à des naissances mais étant donné l'état d'apartheid engendrait de l'aliénation.

Tous ces boulevards d'Oran qui sonnaient par dessus nos oreilles les victoires de l'Empire, Magenta, Arzew, Austerlitz ; mais d'un autre côté à moi-même juive demie allemande et pas du tout française comme à mes prochains algériens cela ne faisait que me rappeler que j'étais à l'étranger sur mon sol natal et j'entendais tous ces noms comme autant d'onomatopées bizarres prenant leur place parmi les noms d'essences végétales ou de fruits, caroube, jujube.

Et partout des noms de maréchaux ou généraux dont la force militaire usée en apparence par le temps et l'ignorance imprégnait quand même les salles de classe du lycée Lamoricière où j'entrais en 1945 en tremblant de terreur à Oran, faisant pipi muette sur ma chaise d'école, et comment donc savais-je qu'il s'était « distingué en Algérie » et finit par commander les troupes pontificales, je ne sais pas mais mon inconscient en était informé ; du lycée Bugeaud, où errait, je le jurerais, le fantôme à bicorne du maréchal gouverneur qui organisa la conquête de l'Algérie ; de la rue d'Aurette de Paladines encore un général, où à El Biar germait Jacques Derrida.

Nous allions à une double école, l'une qui portait les stigmates de Vichy, l'autre la même mais spectrale qui célébrait dans notre dos la « conquête » c'est-à-dire l'écrasement d'un peuple par un autre. Ceux qui avaient écrasé cent ans plus tôt n'étaient pas morts mais bien recommencés.

Mais sachez que nous ne savions pas explicitement, nous devinions, nous recevions des injections subreptices de poison, je passai mon temps à soupçonner et détecter une vaste et clandestine leçon de lecture. Et sachez que le malheur de mon enfance fut que les Algériens que j'aimais et en qui je reconnaissais notre destin d'exilés sur place, de condamnés à la déportation sur place ne me reconnaissaient pas comme semblable et nous confondaient, mon frère et moi, avec l'ennemi commun. Cette confusion, cette méprise tragique, programmée par des faits historiques excessivement compliqués et indémêlables me rendaient folle, c'est-à-dire sans lieu, atopique, impossible. J'étais ni ci ni ça ni d'ici ni de là.

*

* *

V. — *Corps étranger en Algérie* — « moi » et mes moi — car nous sommes nombreux, comme corps — étranger dans le corps (de l')Algérie, poussière dans l'œil, ou l'Algérie comme corps-étranger dans mon corps (mais nous sommes tous corps étranger dans l'autre corps, il n'y a pas d'autre corps que mon corps-étranger) — corps-étranger, expérience multipliée à l'infini en Algérie, plus insistante en vérité qu'en France, car les mouvements de rejet étaient incessants, cracher, vomir, lapider, j'ai tout connu, j'ai tout reçu crachat, sperme, pierres, cadavres de chats, expérience multipliée divisée repliée, avec ma mère et ma grand-mère un peu plus étrangères que moi ou bien moins, mes Allemandes de la rue Philippe, — mais qu'est-ce que ça veut dire étrangère, et familière c'est quoi, — communion par le nez, saveur-odeur

propres, inhalées, épices épices et pisse aussi, une vaste pharmacie algérienne, étrangère énivrante, l'odeur d'épices pénètre, corps étranger subtil, finalement on aimait manger et humer car par la bouche et le nez s'atténuait l'hostilité.

Je sentais l'Algérie ; je voulais la voir.

Là-dessus, dans ma quête obstinée du Visage, intervenait l'obstacle optique, la myopie mon étrangère installée dans mes yeux à jamais et malgré moi, l'ennemyopie dont je subissais les lois, ce que je voulais voir elle me le vole avant les cils, mon voile sur les yeux dans les yeux je ne savais jamais si le monde me fuyait ou si c'était ma vision moqueuse qui l'escamotait. Cette dé-location, dis-location gagnait tout mon corps et dérobaient l'espace. Faussait, fauchait, fourchait.

J'ai subi le supplice de Sandales. C'était comme ceci : je sortais de la leçon de danse chez les demoiselles Meduza j'avais six ans rue d'Arzew, normalement on suit l'avenue, on arrive sur la place d'Armes et je n'y arrivais pas, je voulais rentrer à la maison, ce qui me retenait c'était quelque chose aux pieds qui ne marchait pas, je boitais, je me traînais je ne sais plus comment j'échouai enfin les pieds écorchés l'âme tordue à la maison, enfin vaincue sauvée, je découvre dans l'hôpital de ma chambre ce qui m'a persécutée : les démons sont les sandales étrangères que dans la myopie qui contrarie ma pensée et mon rapport à mon destin j'ai enfilées sans voir ni comprendre qu'elles n'étaient pas les miennes : j'ai fait tout le chemin en trébuchant dans des souliers inconnus, souffrant et convaincue de reconnaître aux entraves étranges le sort qui me fut toujours fait.

J'ai vécu avec de faux chaussons à mon pied. Même la maison et l'escalier je ne fis jamais que les emprunter. Exclue dedans enfermée sans lieu d'enfermement. Le schéma de mon logis enclavé 54 rue Philippe à Oran. Où étais-je, où était mon âme, dans la maison étroite et sombre qui représente exactement et sans l'avoir jamais su ou conçu, comme dans un Breughel algérien la tour aux étages de cette société ? Mon âme à tâtons entre le quatrième étage les Carisio des sorciers pharmaciens espagnols au cœur tendre, amis des chats des rats et des arabes, le troisième étage mémé ma grand-mère oranaise avec les dix volumes jamais lus de Victor Hugo ami du rêve de francisation de mon grand-père, le deuxième étage, où mon père avait fait alliance avec l'Europe, le premier étage Mme Rico Espagnole raciste qui ne parla jamais à aucun des autres étages, et sous la cage d'escalier, l'Atlas misérable de ce monde, un pauvre Atlas effondré sous le poids de tous ces pieds, Mohamed sans autre nom, Mohamed sans famille, sans abri, au lieu d'épaules le vieux manteau fait de morceaux de sacs de jute, moi dans l'escalier, lui sous l'escalier, dans le noir, et la voix de ma grand-mère tonnante dans les ténèbres Mohamed viens chercher le manger, Mohamed de qui je tiens le legs absolu de l'Algérie, l'objet sacré, la gamelle faite d'une boîte de conserve dans laquelle Gargamelle ma grand-mère versait la dafina (je ne sais pas comment s'écrit dafina mais je pourrai vous donner la recette si vous le désirez). Cette boîte de conserve est aujourd'hui mon lacrymoir spectral : j'y verse toutes les larmes qui ont étouffé mon enfance.

On ne renaît qu'en se glissant dans la mer.

Corps-étranger à soi-même, et ce trouble je crois ne m'était pas réservé.

Nous étions chassés et repoussés, il me semblait chaque jour réfléchir l'incroyable atopicité à laquelle la France et ses Français avaient condamné ces incitoyens algériens, la France sa croix et son épée, nous étions des exorcisés, moi je l'étais des deux côtés. Je réfléchissais mais je n'étais pas réfléchi. Au Clos-Salembier je pensais : je vis ce que vit l'autre, l'être algérien celui que j'aime, mais il ne vit pas ce que je vis. J'ai raconté dans *Mon Algérie* la chance restée purement sublime de mon ultime rencontre manquée avec Idir, j'allais partir, je partais c'est-à-dire je prenais ma fuite,

mon vol, et soudain, à quelques pas de moi le futur était là, un Kabyle doux comme le sans-méchanceté, le futur qui jamais n'arriverait, nous avons échangé le regard. Le premier le dernier. Selon mon frère Idir s'appelait Kader.

Lorsque j'ai fui je n'ai fait que donner corps au mouvement qui était mon âme.

Et je cours encore.

Je ne finis pas de venir d'Algérie.

L'étrangèreté me mène

Je viens de partir

Je viens de ce partir d'Algérie qui m'accompagne comme mon ombre courant tantôt devant moi tantôt derrière moi.

Référence

DERRIDA, Jacques, *Foi et Savoir*, Paris, Éditions du Seuil (Points), 2000.